

LE LIVRE DE LA SEMAINE

Pages du Journal d'André Gide

Goethe disait que son œuvre entière avait été une grande confession ; André Gide ne refuserait sûrement pas de reprendre le propos à son compte. Il ne nous désapprouverait point de mettre au premier rang de ses ouvrages le Journal où nous le sentons le plus proche de se livrer complètement. Aussi nous réjouissons-nous tous qu'il n'ait pas tardé davantage à publier, sans se reconnaître le droit d'y rien changer, ce nouveau recueil de Pages de Journal (1) qui vont du 10 septembre 1939 au 7 mai 1941.

Deux dates significatives d'un itinéraire spirituel qui fut commun à beaucoup de Français, à travers la drôle de guerre, la débâcle et les débuts de l'occupation. André Gide ne s'y présente point « plus valeureux » qu'il ne fut. A en croire son modeste avertissement, il n'aurait commencé à relever la tête que vers mars 1941 à la lecture d'un livre de Chardonne qui cristallisa son opposition. En simplifiant ainsi, il se calomnie un peu : s'il déclarait « admirable » l'allocution de Pétain, au 16 juin 1940, il protestait contre celle du 23 juin qui déshonorait la France vaincue ; il donnait déjà une cordiale adhésion à la déclaration du général de Gaulle. Entre les points de repère que nous marquons, chacun trouvera, tout au long de ce livre, une fine et pénétrante analyse du sentiment patriotique.

Le cas de Gide était d'autant plus exemplaire que la réaction vichyssoise prétendait voir en lui l'un des artisans de notre défaite. Certes, quand la Légion interdisait une de ses conférences ou quand les bien-pensants du Temps l'accusaient d'avoir corrompu la jeunesse, il avait beau jeu de répondre que la clairvoyance demeurerait notre meilleure arme contre le nazisme, que le pire danger pour notre pays résidait dans le conformisme doctrinal, la « désindividualisation systématique » que lui proposait Hitler. Mais ces injustes reproches le contraignaient à un examen de conscience plus serré : ainsi regrettait-il d'avoir été plus courageux dans ses écrits que dans sa vie. S'est-il aperçu que, par tout, la faiblesse du romancier de l'Immoraliste fut d'être resté un moraliste ? Cet aveu donnerait tout son sens à l'émouvant hommage qu'il rend à Paul Valéry, cartésien lucide et poète de l'intelligence sensuelle.

Car la critique des Prétextes n'est point absente du carnet où il a noté les étapes

de son « redressement intime ». On aime que Gide y proclame sa foi dans une France « irremplaçable » et se détourne des « singeries de la révolution nationale » pour approfondir Racine et La Fontaine, Corneille et Molière. On ne goûte pas moins que, toujours fidèle à son culte de l'universel, il commente aussi Tolstoï et Steinbeck, qu'une tragédie d'Euripide le fasse songer à Ibsen et à Musset. Au passage, enregistrons cet aveu : « Seul l'art m'agrée, parti de l'inquiétude, qui tende à la sérénité ». Avait-il jamais mieux exprimé quelle éthique domine son esthétique ?

Ce n'était donc point par hasard que le nom de Goethe s'imposait d'abord pour parler ici de Gide. Ces Pages de Journal, on les pourrait définir sans arbitraire, un dialogue avec Goethe, un Goethe dont Gide apprécie surtout le démoniaque et ce « cône d'ombre » auquel s'adossent son lyrisme et son ultime sagesse. Comme le Goethe des Conversations, Gide s'est accoutumé à l'idée de la mort ; il ne la craint plus ; il lui oppose cet « état de communion » qu'il définit : une transparence de l'âme, — non point un quietisme, mais un effort tendu vers le suprême déliement. L'heure, en effet, est venue où, lorsqu'il parle de lui-même, Gide s'adresse moins aux contemporains qu'à la postérité.

René LALOU.

(1) Editions Charlot.

5 Avril 45